

mécontenter la si redoutable et susceptible Germanie. N'avait-il pas représenté notre pays à Berlin pendant 13 ans, de 1875 à 1888, et ne devait-il pas y être « *persona grata* » pour remplir avec succès une si longue et difficile mission ? Pour bien comprendre, il n'est que de se mettre dans l'état d'esprit de l'époque. Jusqu'aux approches de 1870, tous les intellectuels français ou presque, — Michelet, Victor Hugo, Renan, pour ne citer que les plus illustres — étaient en admiration devant l'Allemagne, que Napoléon III lui-même avait aimée longtemps. Paul Eyschen, de son côté, avait gardé un souvenir agréable de ses semestres universitaires à Bonn dans un temps où l'auréole romantique de l'Allemagne n'était pas encore évanouie. Il était émerveillé des grandes réalisations allemandes. Avec l'aide du conseiller de Gouvernement Henri NEUMAN d'abord, et surtout de Léon KAUFFMAN, spécialiste consommé dans la matière, il s'inspira de l'œuvre de Bismarck sur le terrain social pour doter notre pays, parmi les tout premiers, d'une imposante législation de sécurité des travailleurs. Le Grand-Duché faisait partie de l'Union douanière allemande, source d'indéniable prospérité matérielle, et le Reich administrait nos chemins de fer. Autant de terrains sur lesquels il fallait maintenir l'entente et éviter les frictions. C'est dans la même préoccupation de l'intérêt supérieur du pays que Paul Eyschen était attentif à tenir dans ses discours la balance en équilibre entre le sentiment populaire et les nécessités politiques. De là, dans telle allocution, le rapprochement entre le dépôt par une délégation de la ville de Luxembourg d'une couronne à Crécy en Picardie devant l'antique Croix de Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, roi de Bohême, mort pour la France, et le geste de deux de nos Princesses déposant une couronne de laurier à Pise au mausolée du père de Jean, l'empereur Henri VII, mort, lui, pour le Saint Empire germanique. De là encore, dans telle autre, l'évocation simultanée de Victor Hugo, fasciné par l'aspect romantique des ruines du château de Vianden, et de l'émerveillement de Goethe, à qui la campagne de France n'avait pas fait perdre la sérénité, devant le fantastique enchevêtrement accidenté des constructions de la ville de Luxembourg et de ses faubourgs. Et enfin, et pour tout dire, ce n'était, certes, pas de la faute de Paul Eyschen, que l'empereur Guillaume II aimait à se rendre dans les villes avoisinantes, non seulement à Trèves, mais à Metz et Strasbourg, hélas aussi, et que, conformément aux exigences impérieuses de la courtoisie internationale, notre Ministre d'Etat dut s'y rendre pour saluer « l'imperator-rex » !

En bref, la correction du petit partenaire économique était toujours parfaite, grâce au bon sens des Luxembourgeois et surtout à la clairvoyance et à la souplesse de l'homme d'Etat qui tenait le gouvernail. Elle ne suffisait pas à l'Allemagne qui voulait aussi nos âmes, mais là, le Ministre d'Etat, à l'unisson avec les sentiments du pays, ne céda pas un pouce. La foi sincère que Paul Eyschen avait dans la loyauté de l'Empire fut brutalement anéantie par l'invasion des armées allemandes le 2 août 1914. Ce fut un déchirement pour lui. Son action dans ces heures dramatiques est relatée dans le Livre gris